

La question du “séminisme” à la Renaissance *

Seminism in the 16th century

par Évelyne BERRIOT-SALVADORE **

La Renaissance n’introduit aucun bouleversement dans les théories de la génération ; les médecins du XVIème siècle, comme leurs devanciers, définissent la conception comme le processus actif de deux spermes – ou semences – l’un mâle, l’autre femelle, qui se nourrissent du sang résiduel ou menstruel pour former l’embryon. La collection publiée à Bâle, par Conrad Waldkirch, en 1586, *Gynaeciorum sive de mulierum affectibus commentarii*, illustre cette continuité en rassemblant aussi bien Mustio, Trotula, Abulcasis que les “modernes” : Sylvius, Paré, Rousset, Felix Platter... Il faut attendre la 2ème moitié du XVIIème siècle pour que deux nouvelles théories, “oviste” et “animalculiste” (1), viennent ébranler la longue tradition du “séminisme”.

Pourtant, et c’est un fait nouveau lié aussi à l’histoire du livre, se multiplient les ouvrages sur la conception, la grossesse et l’accouchement, non seulement en latin et dans les grandes sommes médicales, mais en langue vernaculaire. Entre le premier traité d’obstétrique en français, en 1536 – traduction de l’ouvrage de l’Allemand Euchaire Rösslin, 1513 – et celui de la sage-femme Louise Bourgeois en 1627, ce sont plus de vingt ouvrages qui paraissent en français (2). Cet intérêt pour la génération et pour le corps qui en est l’instrument, le corps de la femme, concerne au premier chef le médecin qui devient peu à peu un personnage social, un conseiller consulté par les familles, un “expert” qui voudrait intervenir dans ce que nous appellerions aujourd’hui une politique sanitaire. Se développe alors une littérature médicale destinée aux professionnels que sont les matrones (qu’il faut instruire), les chirurgiens qui interviennent dans les accouchements difficiles, mais également des ouvrages qui s’offrent à la curiosité d’un plus vaste public avide de percer les mystères de la vie. La première traduction en français du livre d’Hippocrate, *De la nature de l’enfant* (1553) est faite à la demande de Françoise de Bouillon, la fille de Diane de Poitiers, qui s’interroge sur les raisons de la conception, formation et nutrition de l’enfant dans le corps maternel ; c’est pour Diane de Poitiers, elle-même, qu’est traduit le livre du médecin Jacques Sylvius sur la *Nature et utilité des mois des femmes* (1559). L’intérêt des femmes pour leur propre corps et, en ce qui concerne les princesses, le désir de remplir au mieux leur rôle de dame charitable (3), ne

* Séance de juin 2017.

** 1440, avenue du Père Soulas, 34090 Montpellier.

suffisent pas cependant à expliquer ce phénomène éditorial puisque le même traducteur, Guillaume Chrestian, présente au roi Henri II le 1^{er} *Livre de la génération de l'homme* de Jacques Sylvius et qu'Ambroise Paré, en 1573, publie son livre *De la génération*, pour satisfaire aux demandes du duc d'Uzès. Aussi la question qui se pose, pour le XVI^{ème} siècle, n'est pas celle d'un progrès scientifique mais plutôt celle de l'incidence de la divulgation des théories médicales sur le corps social.

La question du "pouvoir" féminin

Dès le Moyen-Âge s'est établi un consensus entre la biologie aristotélicienne qui n'accorde à la femelle qu'un rôle de réceptacle puisque sa froideur lui interdit la coction nécessaire à l'élaboration du sperme, et la définition hippocratique (*De la génération*, Liv. 4) ou galénique (2, *De spermate*) de la génération. La femelle, comme le mâle, produit une "semence" mais de moindre qualité que celle de l'homme. Pourtant, c'est encore attribuer à la femme un rôle qui heurte, tant d'un point de vue philosophique que moral. Les aristotéliciens "orthodoxes" débattent encore, au début du XVII^{ème} siècle, de la possibilité d'admettre l'existence d'une semence féminine qui s'accorderait avec la théorie de la forme et de la matière (4). Leur argument repose sur l'ambivalence du terme "semence", employé aussi bien pour l'homme que pour la femme mais pour désigner deux substances différentes et dans leur élaboration et dans leur vertu. Le sperme viril est blanc parce qu'il est mieux cuit ; le sperme féminin tire sur le rouge parce qu'il n'est rien d'autre que le résidu de la seconde coction faite au foie. L'un et l'autre sont enclos dans la matrice, mais le sperme de l'homme, cause efficiente, ne se mêle pas à celui de la femme, — matière appelée tantôt sperme, tantôt menstrues — pour former la substance de l'embryon (5). Le débat n'a pas que des attendus philosophiques mais touche aussi une controverse religieuse : en effet, discuter la réalité d'une double semence active ne revient-il pas à nier la double nature, humaine et divine du Christ (6) ?

Mais si la théorie de la double semence rencontre des résistances, c'est aussi parce qu'elle fait de la femme, au moins dans la gestation, l'égale voire la supérieure de l'homme, puisque non seulement elle fournit, comme lui, une semence active mais qu'elle donne encore le sang nécessaire à la nourriture de l'embryon. Ce pouvoir et cette responsabilité, que les médecins mesurent, les femmes elles-mêmes n'en avaient sûrement pas conscience. Le médecin néerlandais, Levinus Lemnius, se croit aussi obligé de montrer, en 1559, combien la semence féminine aide à la procréation, notamment parce qu'il y a, en son pays, "certaines maquerelles" qui s'efforcent de persuader les femmes qu'elles servent peu à la génération de l'enfant, et qu'elles ont seulement la peine de le porter neuf mois en leur ventre, "quasi comme si seulement elles louyoient leur ventre aux hommes, auquel, comme en quelque navire, ils portassent leur marchandises et y descargaissent leurs ordures" (7).

Les médecins, qui soulignent le rôle actif de la femme dans la procréation, en exposent toutes les conséquences, non seulement pour la vie de l'embryon mais aussi pour la santé physique et morale du futur enfant. Nombre de maladies et de malformations congénitales sont imputées à la semence mal tempérée ou au flux menstruel impur, comme l'explique Jean Fernel, Levinus Lemnius (8) et bien d'autres encore au XVII^{ème} siècle : Walter Harris, dont le traité sur les maladies des enfants fut une référence pour l'Europe entière, soutient toujours que la plupart des affections héréditaires sont transmises par la mère (9). Le caractère et les mœurs sont également héréditaires ; Jérôme Cardan explique ainsi que si les bâtards sont en général dépravés, c'est qu'ils sont, pour

la plupart, engendrés de femmes "viles" ou "impudiques" (10). Néanmoins, la semence féminine, en principe de moindre vertu que la semence masculine plus chaude, peut, dans certains cas et selon le tempérament de la femme, corriger la semence masculine, voire l'égaliser en force, ce qui peut expliquer l'existence des hermaphrodites, selon Ambroise Paré (11). Le discours des praticiens rejoint alors celui des moralistes : les hommes "errent grandement" en se préoccupant seulement des richesses et de la lignée, épousant souvent, comme l'écrit le médecin de Henri II, Guillaume Chrestian, au dauphin François, "une descrepite, ou une autre difforme" plutôt qu'une belle et jeune femme (12). Le même Guillaume Chrestian, qui répond à la curiosité de la duchesse de Bouillon en lui offrant la traduction du traité d'Hippocrate, *De la nature de l'enfant*, insiste alors sur l'importance de vulgariser cette connaissance, si mal entendu du commun (13).

Une pathologie féminine

La théorie "séministe" détermine nécessairement une approche de la pathologie. La semence féminine produite par ce qui est défini, depuis Galien, comme l'équivalent des testicules, reste à l'intérieur du corps, attirée par le réceptacle désirant qu'est l'utérus. Si l'un des maux le plus longuement décrit, la "suffocation de la matrice", peut être causé par la sécheresse, faute de semence masculine, elle peut aussi provenir de la rétention de la semence féminine qui, en quelque sorte, croupit et dégage des vapeurs vénéneuses qui infectent tout le corps de la femme. La suffocation séminale est beaucoup plus aigüe et périlleuse que la suffocation causée par les menstrues : elle se manifeste par des symptômes qui approchent de ceux observés chez les patients mordus par un chien enragé ou piqués par quelque bête venimeuse : convulsions, paralysies, délires, strangulations, syncopes... (14). Cette étiologie de l'hystérie s'inscrit dans une longue tradition largement transmise par les médecins du Moyen Age (15). Jean Liebault, dans son *Thresor des remedes secrets pour les maladies des femmes* (1582), préfère s'appuyer sur Hippocrate et sur les traités les plus contemporains (Fernel) pour affirmer que : "Telle suffocation est fort frequente aux vefves, jeunes femmes et libidineuses, esquelles la semence corrompue degene en venin quand elles sont frustrees de la compagnie des hommes (16)".

Pour pallier ce danger, auquel s'ajoute celui de la rétention des menstrues qui cause des maux tout aussi invasifs, la meilleure solution est la compagnie d'un mari. Faute de ce remède, les manipulations d'une matrone pourront "titiller" le col de l'utérus, jusqu'à l'écoulement de la semence corrompue. Cette pratique n'est pas sans soulever un problème moral et religieux que Jacques Despars, le commentateur d'Avicenne avait déjà souligné (17), tant est délicat le partage entre plaisir illicite et plaisir nécessaire ou thérapeutique. Le continuateur de Liebault, Lazare Penna, est explicite sur l'interprétation qui pouvait être donnée à la manipulation thérapeutique : "Il y a certains courtisans qui ont inventé en ces derniers temps un moyen entre autres fort propre pour estimer la matrice froide, c'est de la faire gratter par un homme une heure durant, par ce moyen, il n'y a si grande froideur qui ne s'éveille..." (18).

Quant aux vierges, ce qui leur convient est une cure rafraichissante par le régime, et par un mode de vie proscrivant tout ce qui peut inciter à "lubricité", comme les propos impudiques, le regard contemplatif des hommes, les danses "allumettes de volupté", et ces romans inventés par les Italiens et les Espagnols qui embrasent l'imagination (19).

La rétention de semence peut produire encore une pathologie moins spectaculaire dans ses symptômes mais non moins dangereuse : ce que les femmes appellent "faux germe" ou "fausse grossesse" et les médecins, une mole, masse de chair sans vie, ronde et

dures (20). Mais si l'accord s'est fait sur les causes de la suffocation utérine, celles de la mole sont plus discutées, d'autant que les autorités, la raison et l'expérience ne conduisent pas toujours aux mêmes conclusions. En suivant les anciens, Hippocrate, puis Galien, on ne saurait admettre que la mole ne soit engendrée que du flux menstruel excessif et de la semence féminine corrompue : les poules peuvent bien faire des œufs sans coq mais non les femmes qui ne conçoivent pas sans les hommes, qu'il s'agisse d'un enfant ou d'une masse de chair. Cependant les Arabes et d'aucuns praticiens du Moyen-Âge ont transmis un point de vue différent : Avicenne, puis Valescus de Tharente, ont affirmé que la mole pouvait s'engendrer sans semence masculine. Dans sa volonté de suivre la doctrine galénique, Jean Liebault est toutefois bien obligé d'admettre que les "imaginatio[n]s" d'Avicenne semblent fondées sur l'expérience, puisque nous voyons – "si nous ne sommes trompés" – plusieurs veuves ou femmes privées longtemps de la compagnie de leur mari, engendrer des moles (21). La réserve de Liebault (si nous ne sommes trompés) laisse entendre ce qu'Ambroise Paré exprime, lui, directement. L'option théorique a des conséquences autres que médicales : c'est d'elle que dépend le jugement que l'on pourra porter sur la veuve souffrant d'une mole : "Et si on tenoit qu'une mole peust estre engendree sans semence d'homme, aucunes femmes pourroyent par là couvrir leur impudicité, ce qui ne se fait jamais" (22).

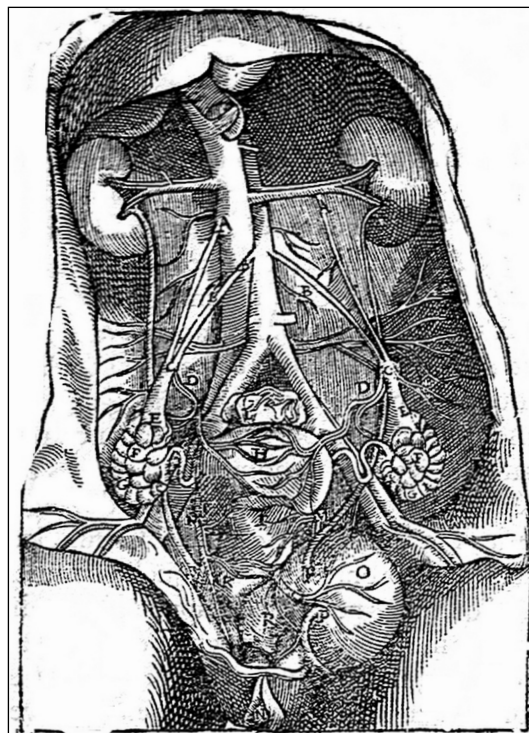
La question juridique

Les incidences de l'expertise médicale ne sont pas seulement morales, car les praticiens peuvent être appelés à rapporter en justice, notamment dans les affaires de dissolution de mariage pour impuissance. Pierre Pigray consacre un chapitre de ses œuvres au moyen de rapporter sur cette question si difficile (23), lorsque les preuves anatomiques elles-mêmes font défaut. Ambroise Paré, son maître, notait déjà combien il est hasardeux de juger du pucelage d'une fille, alors qu'il y a tant de moyens aussi d'en contrefaire les marques (24). Lorsque le médecin doit rapporter sur une affaire de viol ayant entraîné une grossesse, son embarras est nécessairement plus grand encore car, en somme, la grossesse rend nulle l'accusation. Déjà les encyclopédistes du Moyen-Âge avaient établi l'existence d'une semence féminine, par une sorte de syllogisme dont le premier terme s'appuie sur Galien (25) : le plaisir accompagne l'émission de semence chez l'homme ; les femmes éprouvent du plaisir, donc elles émettent une semence. De la concomitance de ces deux phénomènes se déduisait un lien de cause à effet qui permettait d'affirmer que le plaisir était nécessaire à l'émission de la semence. Le cas de viol entraînant une grossesse, que n'ignorent ni les casuistes ni les médecins des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, ne peut donc s'expliquer que par "la faiblesse de la chair" : le forçement qui déplaît en son début n'est pas à la fin sans agrément (26). Jean Liebault, dans la deuxième moitié du XVI^{ème} siècle partage encore ce point de vue : il ne faut, selon lui, donner aucun crédit aux femmes qui affirment avoir conçu sans ressentir aucun plaisir (27). En conséquence, un viol est nécessairement sans fruit, comme, au reste un mariage sans amour.

C'est donc aussi en tant qu'expert et au profit de la république que les praticiens s'intéressent aux causes de la stérilité et se font sexologue. Ambroise Paré, à qui l'on a reproché sa liberté de propos dans son livre *De la génération*, peut se défendre en montrant qu'il n'est pas le premier à expliquer "la manière d'habiter et faire generation" (28). Avant lui, en effet, Arnaud de Villeneuve, Bernard de Gordon enseignaient aux hommes qu'elles étaient les zones érogènes, afin que la femme émette sa semence en même temps

LA QUESTION DU "SÉMINISME" À LA RENAISSANCE

que son mari (29). Paré, au reste, partage l'analyse de Jacques Sylvius qui, parmi les causes de stérilité du mariage, compte le coït contraint et les unions sans amour (30).



AA - Monstrent les veines Spermatiques.
 BB - Artères Spermatiques.
 CC - La connexion d'icelles avec les veines Spermatiques, et nouvelle division des veines et artères Spermatiques, allant aux Testicules et au fond de la Matrice.
 DD - Les portions des vaisseaux Spermatiques allant au corps de la Matrice.
 EE - L'autre portion desdits vaisseaux descendant aux Testicules.
 FF - Les Testicules.
 GG - Vaisseaux Éjaculatoires, lesquels sortant des Testicules, vont se jeter dans la Matrice par ses cornes.
 H - Le corps de la Matrice.
 I - L'endroit de l'orifice propre de la Matrice.
 K - Le col d'icelle.
 L - Intestin Droit lié et coupé.
 M - Veines et artères Hypogastriques allant au col et corps de la Matrice.
 N - L'orifice du col de la Matrice.
 O - Corps de la Vessie renversé.
 PP - L'entrée des vaisseaux Uretères en la Vessie, dont y en a un coupé.
 Q - La veine et artère qui viennent de celles qui vont au col de la Matrice allant à la Vessie.
 R - Le col de la Vessie et Muscle d'iceluy, lequel a été démontré aux figures précédentes.

Ambroise Paré, *Les Œuvres*, Paris, Gabriel Buon, 1585, Livre XXIV "De la Génération", chap. XXXIV, p. 138, "les parties des femmes différentes de celles des hommes"
 Crédit photographique : BiuSanté.

Les théories de la gestation mettent directement en question le rôle de chacun des sexes dans le processus de la reproduction mais, au-delà, elles touchent aux représentations de l'individu et de la famille. On le constate encore au XVII^{ème} siècle, avec les résistances que rencontrent les nouvelles découvertes, car si le "séminisme" peut remettre en question la suprématie masculine, la théorie "oviste" de Regnier de Graaf met doublement en péril la dignité humaine : l'homme se trouve ravalé au rang des ovipares et dépouillé de son pouvoir, puisque la femme seule porte en elle le germe de la vie. L'observation des spermatozoïdes au microscope par l'Allemand Louis de Ham (1677) aurait pu apparaître comme une découverte capitale dans la mesure où elle restituait à l'homme tout son prestige créateur. Pourtant, la thèse "animalculiste" s'est aussi heurtée aux doutes des médecins qui ne pouvaient admettre que l'homme naisse d'une espèce de vers !

NOTES

(1) Après les premières interrogations de William HARVEY, dans *Exercitationes de generatione animalium* (1651), et les observations de Nicolas Sténon sur les ovaires, le Hollandais Régnier

- de GRAAF, avec le *Nouveau traité des organes génitaux de la femme* publié en latin en 1672, ruine la théorie séministe en affirmant que tous les animaux, et l'homme même, tirent leur origine d'un œuf qui existe, avant le coït, dans les ovaires de la femme. Quelques années après, Louis de Ham, Antoni van Leuwenhoek affirment, grâce à l'observation des spermatozoïdes au microscope, que le sperme contient des millions de petits animalcules.
- (2) Voir WORTH-STYLIANOU Valérie - Première partie, chap. I, p. 21-29
 - (3) C'est du moins ce qu'écrivit Guillaume CHRESTIEN dans son épître dédicatoire à Diane de Poitiers (*Livre de la nature et utilité des moys des femmes, et de la curation des maladies qui en surviennent, composé en Latin par feu M. Jaques Sylvius*, Paris, G. Morale, 1559, p. 124).
 - (4) Voir ROGER J. - Première Partie, chap. II, 2. "Les problèmes de la semence", p. 53-63.
 - (5) Voir *Les problemes d'Aristote et autres filozofes et medecins selon la composition du corps humain*, Lyon, Jean de Tournes, 1554, p. 93-94, et RANCHIN François - *Questions françoises sur toute la chirurgie de maistre Guy de Gauliac*, Paris, 1600, Q. XXVII, p. 282.
 - (6) Voir CALVIN - *Institution de la religion chrestienne*, L. II, chap. XIII, et, sur cette question, E. BERRIOT-SALVADORE, p. 116-117.
 - (7) Le traité de LEVINUS LEMNIUS, d'abord publié en latin, est traduit une première fois en français en 1566, et publié à Lyon chez Jean Frellon sous le titre *Les secrets miracles de nature et divers enseignemens de plusieurs choses*. La citation est tirée de cette édition, L. I, chap. III, p. 51.
 - (8) Voir BERRIOT-SALVADORE E. - *Un corps, un destin*, p. 118-119.
 - (9) *De morbis acutis infantum*, Londres, S. Smith, 1689, p. 15 de l'édition française, *Traité des maladies aiguës des enfans*, Paris, Freres Osmont, 1750.
 - (10) CARDAN J. - *De la subtilité et subtiles inventions*, Paris, 1584, L. XI, p. 309.
 - (11) *Les Œuvres*, Paris, G. Buon, 1585, Livre XXV, "Des Monstres", p. 1031 : "Or quant à la cause, c'est que la femme fournit autant de semence que l'homme proportionnément, et pour-ce la vertu formatrice, qui tousjours tasche à faire son semblable, à sçavoir, de la matiere masculine un masle, et de la feminine une femelle, fait qu'en un mesme corps est trouvé quelquefois deux sexes, nommez Hermafrodites".
 - (12) *Livre d'Hippocrates de la geniture de l'homme*, Paris Guillaume Morel, 1559, "Au roy daulphin, François de Valloys", p. 67.
 - (13) HIPPOCRATES - *De la Nature de l'enfant au ventre de la mere*, Reims, N. Bacquenois, 1553, p. 4.
 - (14) SYLVIVS J. - *De la nature et utilité des moys des femmes*, p. 258 ; PARÉ A. - L. XXIV "De la Generation", chap. LII, p. 989 ; LIEBAULT J. - *Trois livres appartenant aux infirmités et maladies des femmes* (1582), L. I, chap. XXII "Retention de sperme".
 - (15) Voir JACQUART D. et THOMASSET C. - *Sexualité et savoir médical au Moyen Age*, p. 236-242.
 - (16) Nous citons d'après l'édition parue à Lyon, chez Jean Veyrat, en 1598, sous le titre : *Trois livres appartenans aux infirmités et maladies des femmes*. P. 416.
 - (17) Voir JACQUART et THOMASSET - p. 240-241.
 - (18) *Trois livres des maladies et infirmités des femmes*, Rouen, Jean Berthelin, 1649, p. 235-236 (la première édition, avec les ajouts de PENNA, date de 1609).
 - (19) J. SYLVIVS - p. 264, 269 ; LIEBAULT/PENNA, éd. 1649, p. 47-48.
 - (20) PARÉ - L. XXIV, ch. 40, p. 972.
 - (21) LIEBAULT - éd. 1598, p. 614.
 - (22) PARÉ - L. XXIV, p. 973.
 - (23) *Epitome des preceptes de medecine et chirurgie*, Lyon, P. Rigaud, 1619, L. VII, chap. VII.
 - (24) PARÉ - L. XXIV, p. 988 et L. XXVIII, p. 1203.
 - (25) *De usu part.* Livre XIV, ch. IX et XI.
 - (26) Voir GUILLAUME DE CONCHES - *Dragmaticon philosophiae*. Cité par JACQUART et THOMASSET, p. 88.
 - (27) LIEBAULT - éd. 1598, p. 534.

LA QUESTION DU "SÉMINISME" À LA RENAISSANCE

- (28) Voir L. XXIV, chap. IV des *Œuvres et Responce de M. Ambroise Paré, premier chirurgien du Roy aux calomnies d'aucuns médecins et chirurgiens touchant ses œuvres*, dans Dr Le Paulmier, *Ambroise Paré d'après de nouveaux documents*, Paris, Perrin, 1887, p. 226-227.
- (29) *Le Tresor des Pouvres qui parle des maladies qui peuvent venir au corps humain*, Lyon, Olivier Arnoullet, f. XXXVII. BERNARD DE GORDON - *La Fleur de Chirurgie*, Paris, 1504, Livre 7, chap. 14. Selon *Les secrez des dames* une femme peut concevoir un enfant "sans son plaisir" mais "ce nest mye bon mais est peril" et c'est pourquoi il convient de "lesmouvoir par jeu" avant le coït (*Ce sont les secrez des dames deffendus à révéler*, Paris, E. Rouveyre, 1880, p. 72).
- (30) SYLVIUS J. - *Le livre de la generation de l'homme*, Paris, G. Morel, 1559, p. 39.

BIBLIOGRAPHIE

- BERRIOT-SALVADORE E.- *Un corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance*, Paris, H. Champion, 1993.
- GRMEK M. D. - *La première révolution biologique. Réflexions sur la physiologie et la médecine au XVIIème siècle*, Paris, Payot, 1990.
- JACQUART D. et THOMASSET C. - *Sexualité et savoir médical au Moyen Age*, Paris, Puf, 1985.
- ROGER J. - *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIIIème siècle*, Paris, A. Colin, 1963, Première partie "La fin de la Renaissance".
- WORTH-STYLIANOU V. - *Les traités d'obstétrique en langue française au seuil de la modernité. Bibliographie critique des "Divers travaux" d'Euchaire Rösslin (1536) à l'"Apologie de Louyse Bourgeois sage femme" (1627)*, Travaux d'Humanisme et Renaissance n°CDXXI, Genève, Droz, 2007.

RÉSUMÉ

La Renaissance n'introduit aucun bouleversement dans la théorie "séministe" de la génération qui, depuis la fin du Moyen Age, s'est imposée au prix d'une conciliation entre la biologie aristotélicienne et la biologie galéniste. Pourtant, se multiplient les ouvrages sur la conception, la grossesse et l'accouchement, non seulement en latin et dans les grandes sommes médicales mais en langue vernaculaire. Cet intérêt pour la génération et pour le corps féminin qui en est l'instrument s'inscrit dans une pratique, celle du médecin qui devient peu à peu un personnage social, un conseiller consulté par les familles, un "expert" qui intervient même dans l'espace du droit. Or la théorie "séministe" n'est pas sans conséquence sur l'approche que les thérapeutes peuvent avoir non seulement de la conception, mais aussi de la sexualité féminine et de ses pathologies.

SUMMARY

Renaissance brings no change in the seminist theory of generation. Numerous books however do deal with conception, pregnancy and delivery, not only in Latin but in vernacular languages too. Interested in this theory of generation and in the female body, the medical practitioner became more and more a social figure, a counsellor for families, and even a law consultant. The therapeutic approach to conception and to female body and its pathology had much to do with seminism.

C. Gaudiot

